

# *L'une d'elles*

*Les grands appartements qu'elle habite l'hiver*

*Sont tièdes. Aux plafonds, légers comme l'éther,*

*Planent d'amoureuses peintures.*

*Nul bruit ; partout les voix, les pas sont assoupis*

*Par la laine opulente et molle des tapis*

*Et l'ample velours des tentures.*

*Aux fenêtres, dehors, la grêle a beau sévir,*

*Sous ses balles de glace à peine on sent frémir*

*L'épais vitrail qui les renvoie ;*

*Et la neige et le givre aux glaciales fleurs*

*Restent voilés aux yeux sous les chaudes couleurs*

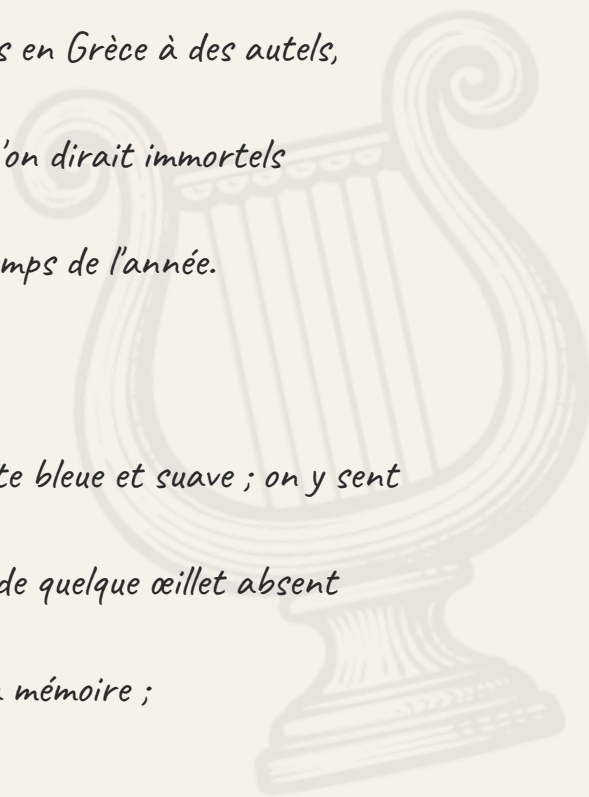
*De longs rideaux brochés de soie.*

*Là, dans de vieux tableaux, le ciel vénitien  
Prête au soleil de France un effluve du sien ;  
Et sur la haute cheminée,*

*Dans des vases ravis en Grèce à des autels,  
Des lis renouvelés qu'on dirait immortels  
Ne font qu'un printemps de l'année.*

*Sa chambre est toute bleue et suave ; on y sent  
Le vestige embaumé de quelque œillet absent  
Dont l'air a gardé la mémoire ;*

*Ses genoux, pour prier, posent sur du satin,  
Et ses aïeux tenaient d'un maître florentin  
Son crucifix de vieil ivoire.*



*Elle peut, lasse enfin des salons somptueux,*

*Goûter de son boudoir le jour voluptueux*

*Où sommeille un vague mystère ;*

*Et là ses yeux levés rencontrent un Watteau*

*Où de sveltes amants, un pied sur le bateau,*

*Vont appareiller pour Cythère.*

*L'hiver passe, elle émigre en sa villa d'été.*

*Elle y trouve le ciel, l'immense aménité*

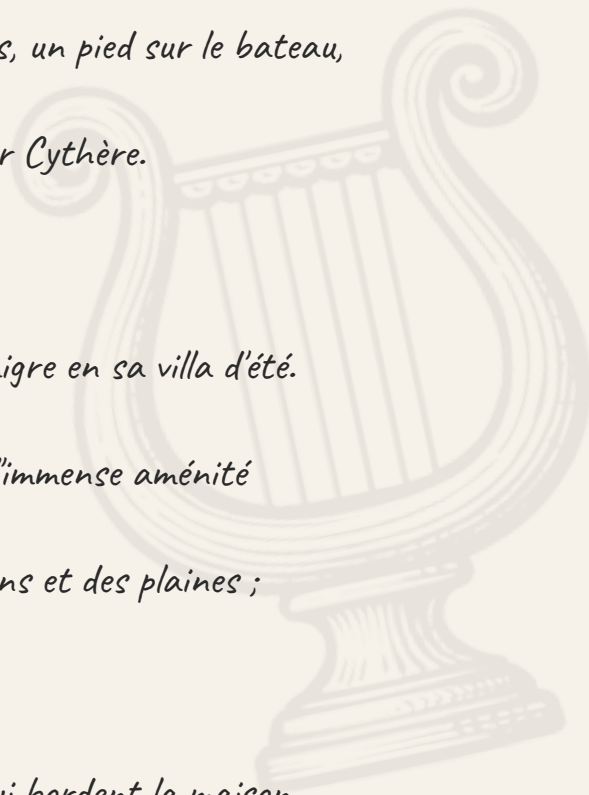
*Des monts, des vallons et des plaines ;*

*Depuis les dahlias qui bordent la maison*

*Jusques au dernier flot des blés à l'horizon,*

*Elle ne voit que ses domaines.*

*Puis c'est la promenade en barque sur les lacs,*



*La sieste à l'ombre au fond des paresseux hamacs,*

*La course aux prés en jupes blanches,*

*Et le roulement doux des calèches au bois,*

*Et le galop, voilette au front, badine aux doigts,*

*Sous le mobile arceau des branches ;*

*Et, par les midis lourds, les délices du bain :*

*Deux jets purs inondant la vasque dont sa main*

*Tourne à son gré les cols de cygnes,*

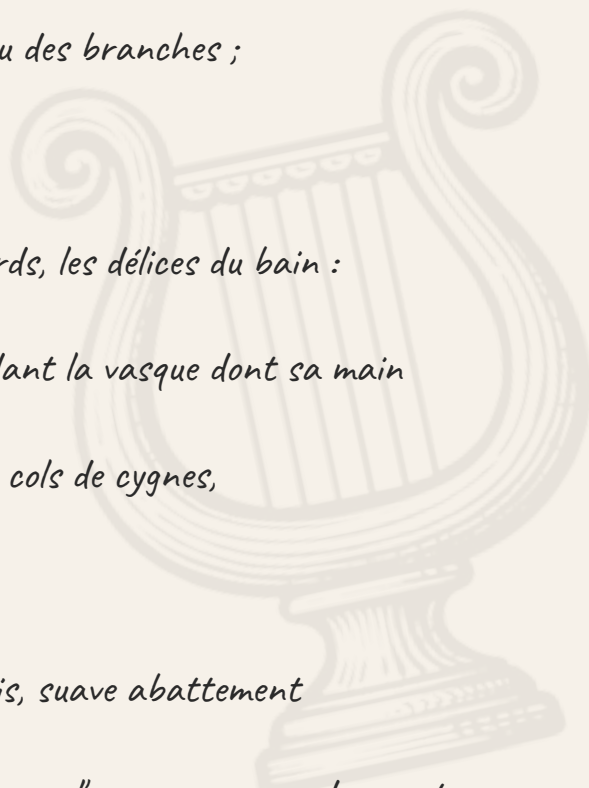
*Et le charme du frais, suave abattement*

*Où, rêveuse, elle voit sous l'eau, presque en dormant,*

*De son beau corps trembler les lignes.*

*Ainsi coulent ses jours, pareils aux jours heureux ;*

*Mais un secret fardeau s'appesantit sur eux,*



*Ils ne sont pas dignes d'envie.*

*On lit dans son regard fiévreux ou somnolent,*

*Dans son rare sourire et dans son geste lent*

*Le dégoût amer de la vie.*

*Oh ! Quelle âme entendra sa pauvre âme crier ?*

*Quel sauveur magnanime et beau, quel chevalier*

*Doit survenir à l'improviste,*

*Et l'enlever en croupe, et l'emporter là-bas,*

*Sous un chaume enfoui dans l'herbe et les lilas,*

*Loin, bien loin de ce luxe triste ?*

*Personne. Elle dédaigne un criminel espoir,*

*Et se plaît à languir, en proie à son devoir.*

*Morte sous ses parures neuves,*

*Elle n'a pas d'amour, l'honneur le lui défend ;*

*Misérablement riche, elle n'a pas d'enfant ;*

*Elle est plus seule que les veuves.*

*René-François Sully Prudhomme (1839-1907)*

